

Séminaire résilience urbaine
Séance du 8 avril
« Renaître de ses cendres »

Intervention
d'Hélène Harter, Professeur à Paris I
« Le grand incendie de Chicago »

En 1870, Chicago est la 3^e ville des EUA. Elle est en pleine croissance, promise à un avenir brillant.

Le 8 octobre 1871 : le soir, vers 9h. Un incendie part de granges situées dans la ville. Il va durer 2 jours. Le bilan est inquiétant : 300 personnes décèdent. 17500 bâtiments sur 60000 sont détruits et parmi eux, tous les grands bâtiments qui donnaient à la ville son identité architecturale. Le coût s'élève environ à 250 millions de \$ de dommages. 58 compagnies d'assurances font faillite. C'est donc une catastrophe de très grande ampleur, comme on n'en avait jamais vu.

Le signe qui montre que cet incendie sort de l'ordinaire, c'est que la presse s'empare de l'événement. Or, aux EUA, la presse est locale. Pourtant, tous les grands titres nationaux font leur une sur l'incendie.

Si l'on se place 20 ans plus tard, en 1890, la ville compte 1 million d'habitants (contre 30000 habitants au moment de l'incendie). L'incendie a un peu ralenti la courbe de la croissance, mais n'a absolument pas remis en cause la croissance : la population atteint 1,7 millions d'habitants en 1900 et plus de 2 millions en 1910. L'incendie n'est donc pas un frein à la croissance économique ou démographique. En 1896, l'exposition universelle se tient à Chicago : c'est à la fois le signe de la renaissance de la ville et la preuve que Chicago est ce qui se fait de plus moderne aux EUA.

On est donc effectivement dans le cas d'une ville qui fait montre de résilience. Ce mot n'est certes pas employé à l'époque. Qu'entend-on par résilience ?

Capacité à reprendre un fonctionnement normal après une rupture majeure, de récupérer face à la crise, de résister au choc, de rétablir une situation qui est une situation d'équilibre mais qui ne correspond pas à la situation de départ.

Le rôle des acteurs publics dans la résilience

La première idée importante est que les acteurs publics ont un grand rôle dans la résilience. Cela peut sembler contre-intuitif si on prend en considération les présupposés sur les EUA.

Les acteurs publics sont très actifs dès les premières heures de l'incendie avec une figure particulière, celle du maire, qui en tant qu'élu a une légitimité toute particulière. Il mobilise les troupes, écrit des tribunes dans les journaux. D'emblée, il diffuse le message suivant : la ville va se relever. Par exemple, dès le 9 octobre, le maire affiche une proclamation. Le gouvernement municipal fait serment à la population de la protéger et de tout mettre en œuvre pour remettre en état les biens privés et les biens publics. Il met en place un comité général d'assistance pour organiser l'aide aux sinistrés avec l'aide des associations caritatives. En effet, on est en octobre et le relogement des sinistrés est une priorité car les hivers à Chicago sont rudes. Deuxième priorité du maire, assurer le maintien de l'ordre.

Dans un deuxième temps, les autorités municipales s'interrogent sur les causes de la catastrophe : on crée des commissions d'enquête officielles pour réunir les témoignages de victimes, de policiers et de pompiers pour comprendre ce qui s'est passé et pour éviter que ça se reproduise. Dès le début, la presse s'est emparé du sujet : la presse propage l'idée que l'incendie serait partie par un coup de pied de vache dans une lampe, ce qui aurait mis le feu à la grange. La vache appartenait à une Irlandaise, ce qui renvoie à l'anti-catholicisme ambiant. La ville cherche au contraire à contrecarrer cette version et à dégager les causes objectives de la catastrophe. La commission d'enquête met en évidence les dysfonctionnements des services municipaux, en particulier sur la lutte contre les incendies. On voit ici le recul des explications surnaturelles pour arriver vers des causes techniques et humaines. Il s'agit au contraire de logiques très techniques pour éviter la récurrence de la catastrophe.

La reconstruction

Très vite, apparaît la question de la reconstruction. Dès le 10 octobre, on voit circuler les appels à la reconstruction de la ville : la chambre de commerce, puis le lendemain, le maire prévoit un plan de reconstruction. Il y a ici alliance du public et du privé.

La reconstruction devient un enjeu politique : le 7 novembre, il y a des élections municipales. Le maire n'est pas réélu.

Joseph Medill le remplace : c'est le patron de la *Tribune* : il fait campagne sous l'étiquette d'un tiers parti, « le parti ignifugé » : c'est un parti de circonstance. L'idée est qu'il reconstruira la ville et en fera une ville « ignifugée ». Ce nouveau maire n'est pas un électron libre. Il développe l'idée que le sens de l'innovation du monde des affaires permettra, avec l'aide du service public, de reconstruire la ville. Il y a une alliance public-privé très classique. En revanche, on ne fait pas du tout appel à l'Etat fédéral.

- Première décision prise, reconstruire les bâtiments publics. Dès 1872, un concours est lancé pour reconstruire l'hôtel de ville et le tribunal, deux bâtiments tout aussi fonctionnels que symboliques.
- Deuxième décision, relancer l'investissement dans les équipements publics, notamment pour l'eau qui avait fait cruellement défaut dans les bâtiments publics.
- Troisième décision, prendre des mesures d'urbanisme : interdiction de construire en bois dans le centre ville et construction d'escaliers de secours pour les bâtiments de plus de 4 étages.
- Dernière décision, récupérer les déchets de l'incendie pour combler des marécages et en faire des jardins.

L'incendie a créé une demande sociale de prévention, relayée par la presse et le monde des affaires. Le fatalisme est dépassé : les citoyens attendent des élus qu'ils aient un rôle actif dans la prévention. La presse relaie cette demande. Par parenthèse, on est à une époque où la presse populaire se développe et fait naître la figure de la victime.

Très vite toutefois, les vieilles habitudes prennent le dessus : on avait prévu d'élargir les rues. Mais la ville n'a ni les moyens, ni la volonté de le faire. Pour l'eau par exemple, il aurait fallu augmenter les impôts. Toutefois, en 1874, nouvel incendie a lieu : des compagnies d'assurance menacent de ne plus assurer si des travaux ne sont pas faits. La ville investit plus,

mais c'est très loin. Il a ainsi un principe de réalité qui fait qu'on ne fait pas forcément ce qu'on avait prévu.

La reconstruction est rapide

Beaucoup de volontaires se sont investis dans la lutte contre l'incendie. De plus, très vite après l'incendie, le monde des affaires reprend son activité. Malgré l'incendie, Chicago demeure encore la ville de tous les possibles. Un agent immobilier écrit par exemple : « J'ai tout perdu sauf ma femme, mes enfants et mon énergie. La vente continue. » Autre exemple, un homme ruiné par l'incendie fait un petit prêt et lance la première entreprise de vente par correspondance. Un certain Palmer, lui de son côté a perdu 30 immeubles. Il emprunte 1,7 millions de dollars et vingt ans plus tard, il est à la tête d'une fortune de 15 millions de dollars.

Ces acteurs ont réussi grâce aux compagnies d'assurance et aux banques, qui n'hésitent pas à mise sur des acteurs entreprenants. La reconstruction favorise ceux qui avaient déjà les moyens (pour être assurés par exemple) et ceux qui ont un bon potentiel de remboursement (donc les plus riches).

Autre indice, très rapidement, la spéculation immobilière s'empare de la ville. 6 semaines après l'incendie, 1200 chantiers de construction étaient lancés. Entre 1870 et 1880, le prix des terrains est multiplié par sept. Chicago est considérée comme une ville qui a un potentiel et qui offre plus d'opportunités de développement grâce à l'incendie que les vieilles villes de la côte est. Si la ville est reconstruite, elle devient la plus jeune des villes américaines : elle incarne donc la modernité, l'avenir, contre Boston ou New York qui renvoient à la vieille Europe. Reste le problème de ceux qui ne s'en sortent pas.

L'incendie a libéré des terrains : c'est pratique car on peut construire plus moderne, plus grand. Or, l'incendie n'a pas tout détruit et beaucoup de locaux commerciaux et industriels ont échappé aux flammes. 90% des usines n'ont pas été touchées (dont les abattoirs). Les lignes de chemin de fer fonctionnent. L'appareil économique est préservé, le dynamisme du monde des affaires et les opportunités foncières expliquent la reconstruction rapide.

On n'a pas assez d'architectes pour reconstruire : de jeunes architectes sont attirés par la possibilité de construire et d'expérimenter de nouvelles formes, une nouvelle manière de construire. C'est l'École d'architecture de Chicago, qui devient une référence mondiale, avec la construction des premiers gratte-ciel. Le terme apparaît pour la première fois en 1889 dans un article de la Tribune de Chicago. La ville s'impose comme modèle architectural et devient modèle en la matière.

La ville est vue comme libérée des entraves du passé : tout peut s'y réaliser. Chicago incarne alors le « boosterisme » : c'est ce que pratique les « city-boosters » qui sont persuadés que la ville est promise à un avenir exceptionnel et en font la promotion aux quatre coins du pays pour attirer les investisseurs et les talents. « Chicago sera reconstruite en 5 ans et aura 1 million d'habitants » « Chicago est l'opportunité de faire de l'argent ». On retrouve ici le discours de la conquête de l'ouest : vendre la ville de Chicago sur l'idée que c'est un phénix qui renaît de ses cendres.

Comment les habitants se réapproprient la catastrophe pour en faire un acte fondateur ?

L'incendie conforte l'idée que Chicago est une ville exceptionnelle. Le maire affirme que la catastrophe est la plus grande de l'humanité ». « La ville est inégalé en matière de catastrophe » écrit un journal.

Auto-satisfaction dans le désastre : quitte à être victime d'une catastrophe, autant être le premier. On sort de l'ordinaire, c'est attractif. Ça relève aussi de l'exagération du vocabulaire de l'ouest. Mais on exagère aussi pour mieux attirer les investisseurs. Et ça marche très bien.

Et puis, à amplifier le désastre, on peut aussi exagérer l'ampleur de la reconstruction et sa rapidité.

Indéniablement, dans l'esprit des contemporains, l'incendie est une rupture. Il y a un avant et un après. De manière encore plus symbolique, on associe l'incendie à l'idée d'une renaissance religieuse. L'incendie est comparé à l'apocalypse. On est à cette époque dans un mouvement de réveil religieux dans la société américaine : un évangéliste s'empare de l'événement pour expliquer qu'au réveil, on était dans un « monde nouveau ». Un autre écrit que l'incendie corrige le penchant de la ville à se vautrer dans le luxe. Pour d'autres, l'incendie est comme la traversée de l'Amérique par les pèlerins, Chicago devient la nouvelle Jérusalem. L'incendie est présenté comme « un bien pour un mal » ou comme un « outil de régénérescence », une forme de rédemption, de seconde chance. Les habitants qui ont survécu sont les nouveaux fondateurs de la ville et les nouveaux pionniers. La ville est promise à une « prodigieuse destinée » et l'incendie est une refondation symbolique.

Conclusion

Une ville qui se réapproprie une catastrophe qui de prime abord est un désastre. La ville semble sortir plus forte que par le passé, d'autant que la reconstruction prend place au moment d'une période de crise économique, la grande dépression de 1893.

La ville est assimilée au Phénix : ce n'est pas un discours nouveau, il avait eu lieu aussi après la destruction d'Atlanta pendant la guerre de sécession. Mais Atlanta a eu beaucoup de mal à se reconstruire. Chicago devient au contraire un modèle. Par exemple, Baltimore en 1904 est frappée dans un incendie (un des grands derniers incendies urbains) et la référence à Chicago est explicite. San Francisco en 1906, avec le grand tremblement de terre, fait aussi référence à Chicago et fait appel à des architectes de Chicago. On fait par exemple venir Burnham, qui s'est illustré pendant l'exposition universelle : il est le référent, l'expert par excellence de la reconstruction de Chicago.

Si Chicago est finalement un modèle de résilience, c'est qu'elle incarne les valeurs des Américains : esprit d'entreprise, volonté invincible, etc. Cet esprit est explicite dans les discours, par exemple ceux du maire. Mais les visiteurs, très nombreux, ont la même analyse. « Chicago est le meilleur endroit pour observer les nouvelles énergies qui traversent l'Amérique ». « Chicago, c'est l'essence concentrée de l'américanisme » (un anglais) ; Chicago, c'est l'Amérique (un Français). On a vraiment un déplacement des modèles vers l'ouest ; l'ouest n'est plus une périphérie, mais est un centre.

Questions

Si on compare avec la Nouvelle-Orléans par exemple, ce n'est plus du tout la même chose ?

Aujourd'hui, c'est en effet un peu différent : la dévastation de Katrina a révélé trop de dysfonctionnements au point de vue local et fédéral de sorte qu'il est difficile de capitaliser pour reconstruire en mieux et en plus fort. La crise est à la fois un révélateur et un accélérateur. Il faut aussi prendre en compte la différence de contexte : au 19^e, la ville est encore au centre. Les riches vivent au coeur de la ville, avec les activités. Actuellement, la dynamique de *suburbanisation* change pas mal la donne.

Pourquoi si peu de morts ?

À l'époque, on vit avec l'incendie. Les populations ont donc l'habitude et des comportements adaptés. Par ailleurs, les migrants ont l'habitude de la catastrophe : le rapport à la mort est forcément différent. C'est aussi ce qui peut aussi expliquer la résilience. Il faut aussi voir qu'à cette époque, on commence à penser que la technique permet d'empêcher l'incendie ou l'épidémie. Peu à peu aussi, la victime devient de moins en moins anonyme. On met en cause le politique s'il est trop passif.

Prégnance de l'opportunité de la catastrophe dans les mentalités ?

L'état d'esprit que demain sera meilleur qu'avant est inscrit dans la mentalité américaine. Par exemple, le rapport au bâti est différent. En Europe, le rapport au passé fait notre identité. Aux EUA, l'identité ne s'inscrit pas dans les bâtiments. Il n'y a donc pas l'attachement sentimental au bâti : on détruit pour reconstruire. Il n'y a pas de traumatisme de la destruction du matériel : c'est détruit, c'est l'occasion de faire autre chose.

À l'époque, il n'y a aucun sens du patrimoine. La ville avait au mieux une quarantaine d'années (fondée 1833). Aujourd'hui en revanche, on vient voir l'architecture de Chicago qui date justement de l'incendie. L'exposition universelle marque ici un tournant.

Les règles d'urbanismes ?

Au départ, elles sont faites pour Chicago, puis les villes reprennent le modèle par « auto-imitation », puis dans les années 1930, les maires créent une association pour échanger leurs expériences.

A. Sinou : remarque. La différence est aussi l'aléa. L'incendie efface, purifie. L'inondation c'est la boue, ça salit mais n'efface pas.

Les plus pauvres ?

Il faut souligner le rôle des réseaux sociaux, solidarités sociales et religieuses. Il y a finalement eu peu de sans-abris. L'idée n'est pas de chasser le migrant et le pauvre. On a de toutes façons besoin de main d'œuvre. C'est une époque où il y a une réelle mixité sociale dans la ville, mixité qui va voler en éclat plus tardivement, d'autant que c'est le début de la migration des riches vers la périphérie.

Résilience ?

Les citoyens ont une mémoire de l'événement assez brève. La résilience est plus une reconstruction *a posteriori* qu'une réalité du moment de celui qui le vit. C'est plus une construction intellectuelle. D'autant qu'une catastrophe en chasse une autre. Il y a une partie instrumentalisation politique là-dedans.

Que peut-on en tirer ?

Comment les hommes tirent les leçons du passé pour prendre les décisions d'aujourd'hui et demain. Quelle leçon peut-on tirer du passé ? Ne passe-t-on pas son temps à retrouver la même chose ? L'historien arrive à ce constat désespérant et on oublie très vite.

La résilience est la somme des expériences individuelles avec une éducation à faire. Il y a aussi des leçons qui sont tirées de la catastrophe : on ne va jamais au bout des projets parce que le temps passe, mais il y a des mesures qui sont prises pour limiter les dégâts. On prend en considération ce qui s'est passé, même si on ne va jamais au bout de la démarche. Mais il y a quand même innovation.